

Le Miserere

par

Gustave-Adolphe BÉCQUER

EN VISITANT, il y a quelques mois, la célèbre abbaye de Fitero, je retournai quelques-uns des volumes de sa bibliothèque abandonnée et découvris, dans un coin, deux ou trois cahiers de musique assez anciens, couverts de poussière et qui commençaient à être rongés par les souris. C'était un *Miserere*.

Je ne sais pas la musique, mais je l'aime tant que, même sans y rien comprendre, il m'arrive de prendre, parfois, la partition d'un opéra, et de passer des heures entières à en feuilleter les pages ; je regarde les groupes de notes plus ou moins rapprochés, les portées, les demi-cercles, les triangles et les espèces d'et cætera qu'on appelle clefs, le tout sans y entendre ni *a* ni *b*, et sans en tirer le moindre profit.

Fidèle à ma manie, j'examinai les cahiers ; ce qui attira d'abord mon attention fut de voir à la dernière page ce mot latin, si commun dans tous les ouvrages : *finis*, bien qu'à vrai dire le *Miserere* ne fût pas terminé ; la musique, en effet, n'arrivait qu'au dixième verset.

Voilà ce qui avait, avant tout, attiré mon attention ; mais

aussitôt que j'examinai mieux les feuilles de musique, ma surprise augmenta, en constatant qu'au lieu des mots italiens qu'on y met d'habitude comme : *maestoso, allegro, ritardando, più vivo, a piacere*, il y avait des lignes dont les caractères très fins et allemands servaient à indiquer des choses aussi difficiles à exécuter que celles-ci : *ils craquent... ils craquent les os, et de leurs moelles il semble sortir des cris* ; ou celles-là : *la corde hurle sans être discordante, et le métal tonne sans assourdir, pour cela tout vibre, rien ne se confond et l'ensemble est l'humanité qui sanglote et gémit*. La plus singulière de ces recommandations, sans contredit, était celle-ci placée au-dessous du dernier verset : *Les notes sont des os couverts de chair ; lumière impérissable, le ciel et son harmonie... force !... force et douceur*.

– Savez-vous ce que c'est que ça ? demandai-je au petit vieux qui m'accompagnait, après avoir traduit en partie ces lignes qui paraissaient écrites par un fou.

L'ancien me conta alors la légende que je vais vous dire.

I

Il y a de cela nombre d'années, par une nuit pluvieuse et sombre, il vint, à la porte claustrale de cette abbaye, un pèlerin demandant du feu pour sécher ses vêtements, un morceau de pain pour apaiser sa faim, et un abri quelconque pour attendre le lendemain, afin de continuer sa route à la clarté du soleil. Le frère auquel cette demande fut adressée mit sa modeste collation, son pauvre lit, le feu de son âtre à la disposition du voyageur et lui demanda, après qu'il se fut reposé de ses fatigues, le but de son pèlerinage et l'endroit vers lequel il s'acheminait.

– Je suis musicien, reprit l'étranger ; je suis né très loin d'ici et dans ma patrie j'ai joui, un moment, d'une grande célébrité. Durant ma jeunesse, j'ai usé de mon art comme d'un puissant moyen de séduction et, par lui, j'ai allumé des passions qui m'ont entraîné jusqu'au crime. Je veux, dans ma vieillesse, tourner au bien les facultés que j'ai employées au mal, et me racheter par le moyen même qui a servi à me perdre.

Les paroles énigmatiques de l'inconnu ne parurent pas

absolument claires au frère lai ; déjà elles commençaient à éveiller sa curiosité. Poussé par ce sentiment, il continua ses questions et son interlocuteur poursuivit de cette façon :

– Je pleurais, dans le fond de mon âme, la faute que j’avais commise ; mais en cherchant à implorer la miséricorde de Dieu, je ne trouvais pas de mots pour exprimer dignement mon repentir, quand un jour mes yeux s’arrêtèrent, par hasard, sur un livre de prières. J’ouvris ce livre ; dans l’une de ses pages je découvris un gigantesque cri de véritable contrition, le psaume de David qui commence par : *Miserere mei, Deus* ¹ ! Depuis le moment où j’ai lu ces strophes, mon unique pensée fut de trouver une forme musicale si magnifique, si sublime qu’elle fût digne de l’hymne grandiose de douleur composé par le roi-prophète. Jusqu’à présent je ne l’ai point trouvée ; mais si je parviens à exprimer ce que je sens dans mon cœur, ce que j’entends confusément dans ma tête, je suis certain de faire un *Miserere* tel et si merveilleux, que personne n’en a entendu de pareil, tel et si déchirant qu’en écoutant les premiers accords, les archanges, les yeux inondés de larmes, diront avec moi, en s’adressant au Seigneur : *Misericordia* ! et le Seigneur aura pitié de sa pauvre créature.

Le pèlerin, arrivé à cette partie de son récit, se tut, un instant et, après avoir exhalé un soupir, il reprit le fil de son discours. Le frère lai, quelques employés de l’abbaye, deux ou trois bergers de la ferme des frères, qui faisaient cercle autour du foyer, l’écoutaient dans un profond silence :

– Dès lors, je n’ai cessé de parcourir toute l’Allemagne, toute l’Italie et la plus grande partie de ce pays classique pour la musique religieuse ; je n’ai pas encore entendu un *Miserere* qui ait pu m’inspirer, pas un, pas un, et j’en ai tant entendu que je puis dire les connaître tous.

– Tous ? dit alors, en l’interrompant, un des maîtres bergers ; parions que vous n’avez pas entendu le *Miserere* de la montagne.

– Le *Miserere* de la montagne, s’écria le musicien d’un air surpris. Quel est ce *Miserere* ?

– Ne l’ai-je pas dit ? murmura l’homme des champs ; et aussitôt il continua d’un ton mystérieux : ce *Miserere*, qu’entendent par hasard ceux seulement qui, comme moi, vont de jour et de nuit, à la suite des troupeaux au milieu des landes et des rochers, est

toute une histoire, histoire très ancienne, mais aussi vraie qu'elle semble incroyable. Le fait est que dans la portion la plus escarpée des chaînes de montagnes, qui limitent l'horizon de la vallée, au fond de laquelle se trouve l'abbaye, il y eut, voilà bien des années, que dis-je bien des années ! bien des siècles, un fameux monastère, monastère édifié, paraît-il, par un seigneur avec les biens qu'il aurait dû laisser à son fils, mais dont il le déshérita en mourant, pour le punir de ses méfaits. Jusque-là tout allait au mieux ; mais ne voilà-t-il pas que ce fils qui, on le verra plus loin, devait être la peau du diable, s'il n'était le diable en personne, en apprenant que ses biens étaient au pouvoir des religieux et son château converti en église, réunit une troupe de bandits, composée de ses camarades dans la vie de perdition qu'il menait depuis son départ de la maison paternelle et, une nuit de jeudi saint, tandis que les moines étaient au chœur, à l'heure, au moment même où ils entonnaient ou allaient entonner le *Miserere*, les bandits mirent le feu au monastère et pillèrent l'église. On dit, les uns le croient, les autres non, qu'ils ne laissèrent pas un seul frère vivant. Après cette atrocité, les bandits et leur chef s'en allèrent, où ? on ne le sait... peut-être dans les noires profondeurs. Les flammes réduisirent le monastère en cendres, et les ruines de l'église se dressent encore sur la cime du rocher, d'où s'échappe la cascade qui, après avoir bondi de roc en roc, forme le gave qui baigne les murs de cette abbaye.

– Mais, s'écria le musicien impatienté, et le *Miserere* ?

– Attendez, reprit avec un grand calme le berger, nous y arrivons.

Cela dit, il continua ainsi son histoire :

– Tout le monde, dans le pays, fut scandalisé d'un tel crime ; des pères aux fils, des fils aux petits-enfants, on se le répéta avec horreur durant les longues veillées du soir ; mais ce qui contribue le plus à en perpétuer le souvenir, c'est que tous les ans, la nuit même où il fut commis, on voit briller des lumières à travers les fenêtres brisées de l'église, on entend une sorte de musique étrange, mêlée de chants lugubres et terribles qui se distingue, par moments, au milieu des rafales du vent. Ce sont les moines, ceux du moins qui, morts sans doute avant d'être prêts à comparaître, purifiés de toutes leurs fautes, devant le tribunal de

Dieu, reviennent encore du purgatoire, afin d'obtenir, par leurs prières, la miséricorde du Très-Haut en chantant le *Miserere*.

Les assistants se regardaient les uns les autres, avec un air d'incrédulité : seul le pèlerin, que le récit de cette histoire semblait préoccuper vivement, demanda anxieux à celui qui la contait :

– Et vous dites que ce prodige se renouvelle encore ?

– Dans trois heures, sans faute, il commencera ; car cette nuit est précisément la nuit du jeudi saint, et l'horloge de l'abbaye vient de sonner huit heures.

– À quelle distance se trouve le monastère ?

– À une lieue et demie à peine... Mais, que faites-vous ? Où allez-vous par une pareille nuit ? La main de Dieu se retire-t-elle de vous ? s'écrièrent-ils tous en voyant le pèlerin se lever de son banc, prendre son bourdon et quitter le foyer pour se diriger vers la porte.

– Où je vais ? Entendre la musique merveilleuse, entendre le grand, le véritable *Miserere*, le *Miserere* de ceux qui reviennent dans ce monde après être morts, et savent ce qu'il en coûte de mourir dans le péché.

Cela dit, il disparut aux yeux du frère lai interdit et des pasteurs non moins étonnés. Le vent sifflait et faisait grincer les portes, comme si une main puissante les eût secouées pour les arracher de leurs gonds ; la pluie tombant en tourbillons fouettait les vitres des fenêtres et, de temps à autre, la lueur d'un éclair illuminait l'horizon qu'on découvrait par leurs ouvertures. Le premier moment de stupeur passé, le frère lai s'écria :

– Il est fou !

– Il est fou ! répétèrent les bergers, en attisant de nouveau le feu et en se groupant autour du foyer.

II

Le mystérieux personnage traité de fou dans l'abbaye chemina une heure ou deux, en remontant le ruisseau qui lui avait été indiqué par le berger, conteur de l'histoire, après quoi il arriva dans l'endroit où s'élevaient les noires et imposantes ruines du monastère. La pluie venait de cesser ; les nuages flottaient en

sombres masses et de leurs bords déchiquetés glissait, par moments, un furtif rayon de lumière pâle et douteuse ; le vent, qui fouettait les massifs piliers et parcourait les cloîtres déserts, semblait exhaler des gémissements. Cependant rien d'extraordinaire, rien de surnaturel ne venait frapper l'imagination. Celui qui avait dormi tant de nuits, abrité seulement par les ruines d'une tour abandonnée ou d'un château solitaire, celui qui avait bravé, dans ses longues pérégrinations, des centaines de tempêtes, était familiarisé avec tous ces bruits. Les gouttes d'eau qui filtraient par les fissures des arceaux brisés, pour tomber sur les dalles, en rendant un son aussi régulier que celui du balancier d'une horloge ; les cris que poussaient les hiboux en se réfugiant sous le nimbe de pierre d'une statue, debout encore dans l'excavation d'un mur ; le frôlement des reptiles qui, réveillés de leur léthargie par la tempête, avançaient leurs têtes difformes hors des trous où ils dormaient et rampaient au milieu des raiforts sauvages et des ronces poussant au pied de l'autel, et dans les jointures des pierres sépulcrales dont se composait le pavé de l'église ; tous ces murmures étranges et mystérieux de la campagne, de la solitude et de la nuit, arrivaient distinctement aux oreilles du pèlerin, assis sur la statue mutilée d'un tombeau, tandis qu'il attendait, anxieux, l'heure où devait se réaliser le prodige.

Le temps passait, passait ainsi et il n'apercevait rien ; les mille rumeurs confuses de la nuit résonnaient et se combinaient de mille façons différentes, mais restaient toujours les mêmes. « Si l'on m'avait trompé ! » pensa le musicien. Dans le même moment, il entendit un bruit nouveau, bruit inexplicable en pareil endroit ; semblable à celui que produit une pendule quelques moments avant de sonner l'heure, bruit de roues qui tournent, de cordes qu'on étire, d'une machine qui s'agite sourdement et s'apprête à user de sa mystérieuse vitalité mécanique, et la cloche sonna un... deux... trois... jusqu'à onze coups.

Dans le temple, il n'y avait ni horloge, ni cloche, ni clocher quelconque. Le dernier coup, répété d'écho en écho, s'affaiblissait sans s'éteindre entièrement. On en entendait encore les vibrations dans l'air frémissant, quand les dalles granitiques qui recouvraient les sépultures, les marches en marbre des autels, les

pierres des ogives, les balustrades taillées à jour du chœur, les festons en forme de trèfle des corniches, les noirs contreforts des murs, le pavé, les voûtes, l'église entière s'illuminèrent spontanément, sans qu'il fût possible de distinguer la torche, le cierge ou la lampe qui répandaient cette clarté insolite.

Le temple offrait l'image d'un squelette, dont les os jaunis dégagent des gaz phosphorescents qui brillent et apparaissent dans l'obscurité, comme une flamme bleuâtre, inquiète et craintive. Tout sembla s'animer, mais comme par ces secousses galvaniques qui impriment à l'être mort des contractions parodiant la vie : mouvements instantanés plus horribles encore que l'inertie du cadavre avant d'être secoué par cette force inconnue. Les pierres se réunirent aux pierres, les fragments brisés de l'autel, qui gisaient épars et sans ordre, se levèrent aussi intacts que si l'ouvrier venait de leur donner le dernier coup de ciseau, en même temps que l'autel, les chapelles détruites se redressèrent, les chapiteaux brisés et l'immense série de voûtes effondrées, qui se croisaient et s'entrelaçaient capricieusement, refirent avec leurs colonnes un labyrinthe de porphyre. Une fois le temple réédifié, on entendit des accords lointains qui pouvaient être confondus avec les sourds gémissements de l'air, et qui formaient cependant un ensemble de voix lointaines et graves ; on eût dit qu'elles sortaient du sein de la terre, d'où elles s'élevaient peu à peu ; à chaque instant, en effet, elles devenaient plus perceptibles.

Le téméraire pèlerin éprouva un commencement de peur, mais sa peur fut combattue par sa passion pour tout ce qui était inusité et merveilleux ; fortifié par cette passion, il quitta la tombe sur laquelle il s'était reposé ; il se pencha sur le bord de l'abîme, au fond duquel le torrent bondissait sur des rochers, en produisant dans sa chute les roulements d'un tonnerre incessant, épouvantable, et ses cheveux se hérissèrent d'horreur. Il venait de voir, sous des capuchons relevés, les mâchoires décharnées, les blanches dents, les noires cavités des yeux de têtes de morts, et à moitié couverts de vêtements en lambeaux, les squelettes des moines précipités jadis, du portail de l'église dans le gouffre. Ils sortaient du fond de l'onde, s'accrochaient, avec les longs doigts de leurs mains osseuses, aux fentes des rochers et grimpaient ainsi

jusqu'à toucher le bord du précipice, et d'une voix basse, sépulcrale, ils disaient avec une expression de douleur déchirante, le premier verset du psaume de David : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam* ² !

Quand les moines furent arrivés au péristyle du temple, ils se rangèrent sur deux files, avant d'y entrer, et allèrent s'agenouiller dans le chœur, continuant à chanter avec des voix plus élevées, plus solennelles, les versets du psaume. Une musique accompagnait en mesure leurs voix, et cette musique était le bruit du tonnerre que la tempête passée murmurait au loin ; c'était le bourdonnement du vent gémissant dans les grottes de la montagne ; c'était le bruit monotone de la cascade qui tombe sur les rochers, de la goutte d'eau qui s'infiltré, et le cri du hibou caché, et le frôlement des reptiles inquiets. Tout cela composait cette musique et, en outre, quelque chose d'inexplicable, d'à peine compréhensible, une chose semblable à l'écho d'un orgue... accompagnant les versets du gigantesque hymne de contrition composé par le roi psalmiste, avec des notes et des accords aussi grandioses que les paroles sont terribles.

La cérémonie continua ; le musicien qui y assistait, absorbé, atterré, croyait être hors du monde réel, et vivre dans les fantastiques régions des rêves, là où les choses revêtent des formes étranges et phénoménales. Une terrible secousse vint l'arracher à la stupeur qui absorbait toutes les facultés de son esprit ; ses nerfs tressaillirent sous le coup d'une émotion des plus violentes, ses dents claquèrent, il fut pris d'un tremblement impossible à réprimer, et le froid pénétra jusqu'à la moelle de ses os. Les moines prononçaient, en ce moment, ces effroyables paroles du *Miserere* : *In iniquitatibus conceptus sum ; et in peccatis concepit me mater mea* ³.

Aux accents de ce verset, répercuté d'écho en écho, renvoyé de voûte en voûte, il s'éleva une clameur épouvantable qui semblait le cri de douleur arraché à l'humanité entière par la conscience de ses iniquités ; cri horrible composé de tous les gémissements de l'infortune, de tous les hurlements du désespoir, de tous les blasphèmes de l'impiété ; concert monstrueux, digne expression de ceux qui, conçus dans le péché, ont vécu dans l'iniquité. Le chant continua, tantôt d'une tristesse navrante et profonde, tantôt pareil

à un rayon de soleil qui, rompant les sombres nuages de la tempête, substitue, à l'éclair terrifiant, un éclair de joie ; il continua jusqu'à ce que, grâce à une transformation subite, l'église resplendissante fût baignée d'une lumière céleste.

Les ossements des moines se recouvrirent de leurs chairs ; une auréole lumineuse brilla au-dessus de leurs fronts ; la coupole s'ouvrit et laissa voir le ciel semblable à l'océan lumineux accessible aux regards des justes. Les séraphins, les anges, les archanges et les chœurs célestes accompagnaient d'un hymne glorieux ce verset, qui montait alors jusqu'au trône du Seigneur, comme une trombe d'harmonie, comme la gigantesque spirale d'un encens sonore : *Auditu meo dabis gaudium et laetitiam, et exultabunt ossa humiliata* ⁴.

En ce moment, la clarté éblouissante aveugla les yeux du pèlerin, ses tempes battirent avec violence et ses oreilles bourdonnèrent ; il tomba sans connaissance à terre et n'entendit plus rien.

III

Le jour suivant les pacifiques moines de l'abbaye de Fitero, auxquels le frère lai avait conté la singulière visite de la nuit précédente, virent arriver, pâle et hors de lui, le pèlerin inconnu.

– Avez-vous entendu le *Miserere* ? lui demanda, avec une certaine ironie, le frère lai, lançant à la dérobée un regard d'intelligence à ses supérieurs.

– Oui, répondit le musicien.

– Et qu'en pensez-vous ?

– Je vais l'écrire. Donnez-moi asile dans votre maison, continua-t-il en s'adressant à l'abbé ; un asile et du pain pendant quelques mois, et je vous laisserai une œuvre d'art immortelle, un *Miserere* qui effacera mes fautes aux yeux de Dieu, éternisera ma mémoire, éternisant en même temps celle de cette abbaye.

Les moines, par curiosité, conseillèrent à l'abbé d'accéder à sa demande ; l'abbé, par compassion, car il le croyait fou, y consentit enfin et le musicien, aussitôt installé dans le monastère, se mit à l'œuvre. Il travaillait jour et nuit avec une infatigable ardeur.

S'arrêtait-il au milieu de sa tâche, il semblait écouter quelque chose qui vibrerait dans son imagination ; ses pupilles se dilataient, il bondissait sur son siège et s'écriait : « C'est cela, oui, oui, il n'y a pas à en douter... c'est cela ! » Et il continuait à écrire des notes avec une rapidité fébrile, qui étonna plus d'une fois ceux qui l'observaient secrètement. Il écrivit les premiers versets et les suivants, parvint à la moitié du psaume ; mais arrivé au dernier verset de ceux qu'il avait entendus dans la montagne, il lui fut impossible de continuer.

Il écrivit un, deux, cent, deux cents brouillons ; tout fut inutile ; sa musique ne ressemblait plus à la musique déjà notée et le sommeil ne ferma plus ses paupières, et il perdit l'appétit, et la fièvre envahit sa tête ; il devint fou et mourut, enfin, sans pouvoir terminer le *Miserere*, que les frères gardèrent après sa mort, comme une chose extraordinaire, et qu'ils conservent encore aujourd'hui dans les archives de l'abbaye.

Quand le petit vieux eut fini de me conter cette histoire, je ne pus m'empêcher de jeter de nouveau les yeux sur l'antique, le poudreux manuscrit du *Miserere* ouvert encore sur l'une des tables. *In peccatis concepit me mater mea*. Tels étaient les mots de la page qui s'offrait à mes regards et dont les notes, les clefs, les signes mal formés semblaient se moquer de moi, et être indéchiffrables pour les profanes en musique. Pour pouvoir les lire, j'eusse donné un monde.

Qui sait si ce n'était qu'une folie ?

Gustave-Adolphe BÉCQUER, *Légendes espagnoles*.

Traduit de l'espagnol par Achille Fouquier.

¹ Pitié pour moi, ô Dieu (Ps. 51 : 3).

² Pitié pour moi, ô Dieu, en ta bonté (Ps. 51 : 3).

³ Mauvais je suis né, pécheur ma mère m'a conçu (Ps. 51 : 7).

⁴ Rends-moi le son de la joie et de la fête, et qu'ils dansent les os que tu broyais (Ps. 51 : 10).